Faire résidence

Qu'ai -je voulu faire à Venise? Des textes, certes, et aussi des photos, alors que je n'en prends jamais, sauf pour les touristes qui, tout sourire*, niente parole,* me tendent parfois leur appareil. Mais avant tout, j'ai voulu faire "une résidence", qui est pour moi autre chose qu'un travail *in situ* et autre chose aussi que mes nombreux textes de voyage, où l'essentiel passe également dans un rapport au lieu. La vraie littérature de voyage transforme le lieu-objet en agent: c'est l'espace qui écrit.

Qu'est-ce qu'une résidence? À première vue, et comme tant d'autres dispositifs –les festivals, les signatures, les ateliers d'écriture, les invitations dans les écoles, les stages, les passages à la radio ou à la télévision, l'autopromotion dans les blogs, les tribunes libres à occuper sans arrêt–, le phénomène de la résidence pointe vers le nouveau statut de l'écrivain, dont l'image se substitue à l'activité: n'est plus écrivain celui ou celle qui écrit, mais celui ou celle qui se manifeste comme tel dans l'espace public.[1] La résidence est donc devenue publique, dans les deux sens du terme: on n'en est plus à l'époque où Rilke et d'autres pouvaient se retirer du monde aux frais de leurs comtesses. Elle est aussi soumise aux calculs glacés du retour sur investissement: la résidence est un placement culturel à très court terme et à rendement fixe et très obligatoire.

Or, l'intérêt d'une résidence, comme symptôme mais également comme pratique, me paraît se situer ailleurs. Il ne peut en effet suffire de constater les nouvelles manières dont l'écrivain se met en scène. Encore faut-il, sous peine de réduire l'écrivain en clown cynique, examiner l'effet de cette nouvelle culture sur sa manière de travailler, c'est-à-dire d'écrire. Cela touche au livre –analogique ou numérique peu importe: l'essentiel n'est pas là–, qui n'est plus la visée ultime de tous les écrivains. À côté du livre (et parfois contre lui, mais pas forcément), d'autres formes de communication émergent, dont les modèles viennent souvent de l'art contemporain: l'*installation*, d'une part, qui inscrit le texte dans un espace-

[1] Voir l'exposition *Écrivain, modes d'emploi*, commissaires Myriam Watthee-Delmotte, David Martens et Sofiane Laghouati, qui s'est tenue au Musée Royal de Mariemont, hiver 2012-2013.

temps différent de celui de l'imprimé; l'*intervention*, d'autre part, qui se propose plus radicalement de modifier un espace-temps concret.[2] Tout comme une lecture publique, une performance, mais aussi un festival ou un événement littéraire, la résidence peut et doit combiner cette double perspective: faire arrêt sur un lieu, quitte à n'y laisser que des traces matérielles éphémères; transformer ce lieu, sur un mode qui dépasse la seule production de textes dans l'espace public.

Il faut le répéter: la sortie hors du livre n'a rien de nouveau, mais dans ce débat on confond peut-être ce qui relève du support (il facile de produire "hors livre") et ce qui concerne l'impact d'un texte (il est difficile de faire autre chose que "de la littérature"). Même aujourd'hui, nous en sommes toujours à essayer de refaire le geste de *Correspondance*, la revue par tracts de Paul Nougé, Camille Goemans et Marcel Lecomte, qui adressaient tous les dix jours, du 22 novembre 1924 au 20 juin 1925, une "lettre" à quelque cent destinataires, pas toujours les mêmes d'ailleurs, où ils se livraient par montage-collage à un détournement savant mais corrosif de la parole et surtout de l'institution littéraires de leur temps. Cette publication, sans doute la plus importante de la littérature belge du 20e siècle, devrait rester présente à l'esprit[3] de ceux qui, en 2013, se piquent d'écrire: à qui s'adresse-t-on? qu'est-ce qu'on écrit? comment le faire? à quel moment? et surtout, surtout: pourquoi, dans quel but?

Venise étant pour moi, comme pour d'autres, un lieu "difficile", c'est-à-dire difficile à vivre, j'ai essayé, comme me l'a appris mon ami Olivier Deprez après lecture de quelques premiers textes, de rendre cette ville "habitable". Ce projet, encore obscure et confus à l'origine, n'a été possible, paradoxalement peut-être, que par la promesse du livre qui allait rassembler le travail des résidents. J'ai voulu, ni me cacher (en m'effaçant de mes textes), ni rendre compte des performances des quatorze autres participants (en les décrivant "poétiquement"), mais créer une distance entre Venise et moi en imaginant des textes qui, tout en parlant de la ville réelle ou, plus exactement, d'un certain rapport ou non-rapport à elle, pouvaient servir aussi de mode d'emploi à l'œuvre des autres résidents. Œuvre

---

[2] Voir "La littérature exposée: les écritures contemporaines hors du livre", numéro spécial de la revue *Littérature* (No 160, 2010) dirigé par Olivia Rosenthal et Lionel Ruffel.
[3] Et davantage encore à portée de la main, grâce à la belle édition fac-similé préparée par Paul Aron et publiée par Didier Devillez en 1993.

totalement imaginée, précisons-le, puisque je n'avais pas la moindre idée de ce qui allait être produit sur place par des artistes dont plusieurs étaient inconnus de moi, mais œuvre malgré tout évoquée d'une manière que je voulais aussi juste que possible. Pour éviter toute confusion, car je tiens à être jugé sur pièces et en connaissance de cause, tous les poèmes ont des dédicataires: on voit de qui je parle, mais sans que j'aie la moindre idée de ce qu'ils ont fait à Venise.

Ce n'est qu'après que j'ai pu rédiger le texte auquel je pensais me limiter au début: "Ce Monde", lointain écho suscité par la lecture d'un poème de John Ashbery, "A Last World" (publié dans son deuxième volume, *The Tennis Court Oath*, 1962). On y trouve ces vers qui, sans parler de Venise, en ont modifié mon expérience à tout jamais:

> *Now all is different without having changed*
> *As though one were to pass through the same street at different times*
> *And nothing that is old can prefer the new.*

Relu, repris, ressuscité à Venise, le poème d'Ashbery a signifié aussi un tournant dans mon propre travail. "A Last World" m'a donné envie de passer du poème court au poème long (les Américains diraient: du mode *lyrique* au mode *épique*, mais cette terminologie ne correspond pas tout à fait à nos usages). En même temps, toutefois, l'augmentation en nombre de vers a ébréché la dimension narrative que j'avais toujours recherchée, jusque dans mes textes les plus brefs. "Ce Monde" ne contient aucun récit, le poème se veut au contraire une poursuite d'effets simultanéistes aussi nets que possible, j'espère sans les chevilles du genre "et pendant ce temps" ou "au même moment, à un autre endroit". L'endroit décrit, ou disons évoqué, suggéré, décrit à moitié, est bien sûr Venise.